



*Le chevalier de Grammont était un gentilhomme gascon qui se révéla un véritable artiste de la flibuste. Petit mais robuste, le regard vif et le verbe haut, il exerçait sur ses hommes une influence extraordinaire.*  
(Doc. Bibl. Nat., Paris - Ph. Historama)

## Grammont et l'expédition de Campêche

PAR A. O. OEXMELIN

*Nous allons assister maintenant, « comme si nous y étions », à la prise de Campêche — puisque l'auteur du récit, de nouveau Oexmelin, y participa. Le chef de l'expédition, « capitaine » ou « général » Grammont, « artiste de la flibuste » (Georges Blond), gentilhomme de naissance, avait tenté vainement d'obtenir du gouverneur de la Tortue, M. de Cussy, une « commission » l'autorisant à « aller en course » contre les Espagnols. Louis XIV n'approuvait plus ces sortes de « courses ». La prise de Campêche eut lieu en juillet 1686. Rappelons que cette ville portuaire se situe dans la presqu'île mexicaine du Yucatan.*

Le 16 août 1683, quarante-six aventuriers-flibustiers partirent dans un bateau de quarante tonneaux avec quatre pièces de canon, pour rejoindre la flotte du général Grammont à l'île de la Tortille. Il y trouvèrent quatre bâtiments français, venant d'une expédition sur la rivière d'Ynocq; et pendant six semaines qu'ils y demeurèrent, les capitaines Laurent et Michel, qui commandaient chacun un vaisseau de trente-six pièces de canon et de trois cents hommes, y vinrent aussi et furent suivis du capitaine Pednau, monté sur un vaisseau de quatorze pièces de canon et de cent trente hommes. Tout cela joint ensemble faisait environ neuf cents hommes propres à une descente.

On détacha les capitaines Vigneron et la Garde, pour faire quelques

prisonniers sur la côte de Sainte-Marguerite et de Cumana, afin de savoir d'eux quelque endroit où il y eût de l'argent; mais ceux qui furent pris assurèrent qu'il n'y en avait point.

Les flibustiers, sur cette réponse, se séparèrent. Le capitaine Pednau alla à la côte de Carac se caréner; les autres allèrent à l'île d'Or; et comme il est libre à chaque flibustier de choisir et de changer de vaisseau en payant les vivres, ils emmenèrent avec eux ceux qui voulurent être de leur partie, et firent de cette manière près de quatre cents hommes. L'île d'Or est voisine du golfe de Darien, côte de Carthagène. Ils prétendaient, en traversant cet espace de terre, qui n'est que de quatorze lieues, passer dans la mer du Sud.

## Les « épingles » de la reine d'Espagne

A l'égard du capitaine Michel avec qui j'étais, il alla au cap Cordière pour faire de l'eau, et pour surprendre le vaisseau qui vient tous les trois ans recevoir les épingles de la reine d'Espagne, qui montent à 3 000 000 de piastres, la plus grande partie en perles que l'on tire de la Marguerite et de la rivière de la Hache. Il manqua cette prise, parce que les flibustiers s'étaient tellement attachés à boire en célébrant la fête des Rois, qu'ils ne purent équiper assez promptement des canots pour envoyer après une pirogue espagnole qui les avait découverts, et qui revira dans le moment pour en donner avis.

Cet événement obligea le capitaine Michel à sortir du cap Cordière. Comme il tournait vers Corrosel, il rencontra le capitaine Laurent avec un bâtiment chargé de quinquina et de 50 000 livres en espèces. La nuit les empêcha de se reconnaître; le capitaine Laurent, dans la crainte que ce ne fussent des Espagnols, avait résolu de se brûler plutôt que de se rendre. C'est sa manière, il la garde encore aujourd'hui, et lorsqu'il reçoit quelques aventuriers dans son bord, il leur dit qu'ils peuvent s'assurer de n'être jamais pris des Espagnols avec lui.

Il fut agréablement surpris d'avoir rencontré ses amis; mais cette joie fut traversée par la fâcheuse nouvelle des épingles de la reine d'Espagne qu'ils lui apprirent. Ce coup lui donna du chagrin; il lui tenait trop au cœur pour ne pas tenter une seconde fois la fortune. On leva l'ancre, et on alla au cap de la Vêla à quatorze lieues de la rivière de la Hache, où les flibustiers, ayant appris qu'on avait déchargé le vaisseau de ce qu'ils cherchaient, et qu'on avait trop bien pourvu à sa

sûreté, cent d'entre eux descendirent à l'île d'Or et allèrent dans la mer du Sud joindre ceux qui y étaient déjà passés; d'où ils ont écrit qu'il ne leur manquait que du monde, et que ceux qui voudraient les venir trouver se donnassent de garde des eaux croupies qui avaient fait périr plusieurs des leurs, avant que de s'apercevoir qu'elles étaient empoisonnées.

Les cent flibustiers qui avaient quitté le capitaine Laurent, l'affaiblirent ainsi considérablement. Il ne put faire autre chose avec le capitaine Michel que de croiser le long de la côte de Carthagène, en attendant le retour de leurs deux meilleurs voiliers, qu'ils avaient envoyés pour s'informer s'il n'y aurait point quelques aventuriers dans ces mers; mais ils ne rencontrèrent que deux vaisseaux ennemis, qui leur donnèrent la chasse; et peu de temps après parut la flotte espagnole, forte de cinq à six mille hommes, qui contraignit les flibustiers d'abandonner leur dessein sur Carthagène. C'est ce qui donna lieu à l'entreprise de Campêche, dont le succès paraissait comme assuré, à cause que cette ville, n'ayant point d'armée pour la défendre, demandait aussi moins de monde pour la forcer.

## Rendez-vous à l'Île-à-Vaches

Quoique l'entreprise des flibustiers sur Campêche ne leur ait pas été aussi avantageuse que celle de la Vera-Cruz, elle n'a pas laissé de leur être glorieuse; l'on ne sera donc pas moins satisfait d'en apprendre le récit.

Le rendez-vous des flibustiers était à l'Île-à-Vaches; ils s'y trouvèrent au nombre d'environ douze cents hommes. Après avoir fait la revue de toutes leurs forces, on

proposa la prise de Carthagène dans l'espérance de se joindre encore sept cents hommes que l'on croyait être à l'île d'Or, et que l'on ne trouva point. On s'arrêta à l'expédition de Campêche, quoique l'on vît qu'elle ne devait pas être aussi profitable que celle de la Vera-Cruz; mais on crut qu'elle était nécessaire aux aventuriers, parce qu'ils manquaient de vivres, et que par ce moyen ils seraient en état de faire de plus grandes entreprises.

Cette expédition ayant été approuvée dans le conseil, on recommanda le secret, on prit garde que personne ne s'échappât de la flotte, on ne dit aucunes nouvelles aux barques d'avis qu'ils allaient à la Jamaïque et ailleurs, et on dépêcha vers M. de Cussy, gouverneur de la Tortue, pour avoir une commission d'aller en course contre les Espagnols, sans spécifier l'entreprise.

Mais il prévint les aventuriers; il avait eu avis depuis peu de jours qu'on lui envoyait des ordres avec quelques frégates pour aller contre eux, et pour les réduire à se soumettre aux ordres du roi, qui n'approuvait point ces sortes de courses (1).

## Louis XIV hostile

M. de Cussy se transporta donc à l'Île-à-Vaches, où les aventuriers étaient en attendant sa commission. Ils furent bien surpris de le voir en personne, et encore plus de lui entendre dire que leur dessein était contraire à la volonté du roi.

Le capitaine Grammont, qui a beaucoup de vivacité d'esprit, lui répondit: « Eh ! monsieur, comment le roi saurait-il notre dessein, pendant que la plus grande partie de la flotte ne le sait pas encore ? Il est impossible que Sa Majesté vous ait fait

savoir son intention là-dessus; mais ce que je puis conjecturer de tout ceci, c'est que votre bonté ordinaire ne peut souffrir que l'on exerce des cruautés contre les Espagnols: je vous promets, foi de capitaine, qu'il n'en sera fait aucune, et que nous garderons si bien le secret, que nous espérons de surprendre la ville où nous allons, de nous en rendre maîtres sans coup férir, et même de la piller sans que les habitants aient le temps de s'en apercevoir, ni de s'en plaindre.

— Raillerie à part, repartit M. de Cussy, capitaine Grammont, le roi n'approuve point cela; il m'a fait savoir depuis peu ses ordres là-dessus, et il m'envoie quelques frégates pour réduire ceux qui y seront rebelles. C'est pourquoi je vous exhorte tous d'abandonner ces sortes d'entreprises, et je vous promets de vous rendre en cour tous les bons offices imaginables, et de procurer à chacun de vous des emplois selon son

(1) A propos de cette opposition même par la force aux projets des flibustiers, projets que nous avons vus jusqu'ici encouragés et soutenus comme étant de bonne politique, voici ce que dit le P. Charlevoix dans son *Histoire de Saint-Domingue*.

« M. de Cussy, convaincu que les actes des flibustiers déconsidéraient la nation française, en avait écrit à M. de Seignelay, qui lui répondit que le roi persistait dans la pensée qu'il fallait ménager les flibustiers et conserver avec soin ce corps, dont on pouvait tirer des services importants à l'occasion, mais qu'il était nécessaire d'empêcher leurs courses sur les Espagnols, non seulement parce qu'ils n'en tiraient aucun avantage réel, et qu'ils allaient souvent même faire les folles dépenses du retour chez les étrangers et ennemis de l'État, mais encore parce qu'elles troublaient et ruinaient même entièrement le commerce des Indes, auquel les sujets de Sa Majesté avaient le principal intérêt. M. de Cussy tentait donc de rendre marchands ceux des flibustiers qu'il n'avait pu venir à bout de rendre habitants; mais bien des choses empêchèrent ce dessein de réussir. »

mérite et sa qualité; vous savez que Sa Majesté se fait un plaisir de contenter tout le monde.

— Je n'en doute point, poursuivait Grammont, et si nos frères qui sont ici présents veulent renoncer au dessein que nous avons pris, j'y consens. »

### Sans commission du gouverneur

Tous se récrièrent à l'instant que l'affaire était trop avancée pour la quitter, et que si M. de Cussy ne voulait pas leur accorder une commission pour aller contre les Espagnols, ils se serviraient de celle qu'il leur avait donnée pour la chasse et pour la pêche; faisant entendre par là que s'ils rencontraient des hommes qui voulaient leur résister, ils leur donneraient indifféremment la chasse comme aux bêtes. M. de Cussy, les voyant dans cette résolution, les quitta brusquement, après les avoir exhortés à rentrer d'eux-mêmes dans leur devoir, pour ne pas le forcer de les y réduire.

Ce discours ne fut pas capable de les détourner du dessein qu'ils avaient formé. M. de Cussy ne fut pas plus tôt parti qu'ils profitèrent du vent qui leur était favorable, firent voile, et arrivèrent en un endroit nommé Champeton, à quatorze lieues de Campêche. Sans perdre de temps, ils débarquèrent en des canots neuf cents hommes et nagèrent doucement avec des avirons, depuis deux heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Leur flotte était composée de vingt-deux canots, avec chacun leurs étendards: ce qui formait un spectacle assez agréable. Ils campèrent le soir devant la ville à la portée du canon, et passèrent la nuit dans leurs canots. La nécessité d'avoir

des vivres, qui leur manquaient, les animait bien plus à poursuivre cette entreprise que l'espérance du gain, à quoi ils ne s'attendaient pas.

Dès le lendemain, sur les neuf heures du matin, Grammont donna les ordres nécessaires pour la descente. C'était un coup bien hardi, et néanmoins assez ordinaire aux aventuriers, que d'aller ainsi attaquer en plein jour et à découvert une place de cette force. On fit donc mettre à terre toutes les troupes qui étaient dans les vingt-deux canots, et celles qui étaient en trois bateaux et dans notre grand vaisseau, que l'on avait fait avancer, et elles parurent aussitôt en bataille, à la vue des ennemis qui ne savaient que penser, pouvant croire aussi facilement que c'était une armée royale qu'un amas de flibustiers.

Ils ne trouvaient aucune résistance pendant leur marche; et ce qui les favorisa encore, c'est qu'il y avait sous la forteresse un vaisseau du roi d'Espagne de vingt-quatre pièces, que chacun regardait comme un obstacle capable de retarder l'entreprise et de donner aux Espagnols le temps de se préparer à bien recevoir les aventuriers.

Mais le feu prit aux poudres de ce vaisseau, qui sauta avec tout ce qui était dedans. Ce fut grand dommage; car il était fort bien fait, et ne tirait que 4 pieds d'eau, quoi qu'il portât vingt-quatre pièces, ce qui n'est pas commun. Aussi les Espagnols firent-ils courir le bruit qu'ils y avaient mis le feu exprès, de crainte qu'il ne tombât entre nos mains, et cela nous paraît assez vraisemblable; cependant si on fait la moindre attention à ce qui suit, il sera bien difficile de ne se pas persuader que ce fut un pur accident. En effet, le vaisseau sauta avec son pavillon royal au derrière et au grand mât; ce qui ne serait

pas arrivé de la sorte, si on l'avait fait exprès. Mais c'est la coutume des Espagnols de se prévaloir de leurs prospérités et de tirer avantage de leurs malheurs mêmes.

### Une embuscade peu meurtrière

On marcha plus d'un quart de lieue sans trouver qui que ce fût qui résistât. Les aventuriers, toujours attentifs et sur leurs gardes, tombèrent à la fin dans une embuscade de huit cents hommes qui firent sur eux une furieuse décharge, avec si peu de succès qu'il n'y eut que deux hommes de tués et cinq ou six de blessés. Les aventuriers donnèrent sur les Espagnols en gens déterminés, et les obligèrent à décamper au plus vite. Ils entrèrent ensuite dans la ville de Campêche, qu'ils trouvèrent fortifiée, à chaque carrefour, de quatre pièces de canon.

Tout autre que le capitaine Grammont eût peut-être reculé; mais en homme d'esprit et d'expérience, il s'avisa sur-le-champ de faire monter du monde sur les maisons, qui sont bâties, comme celles des Turcs, en plate-forme. En sorte que voyant les ennemis du haut en bas et à découvert, principalement ceux qui gardaient le canon, on faisait feu sur eux avec tout l'avantage possible. Les aventuriers qui étaient dans les rues, profitant de l'occasion, fondirent en même temps sur leurs ennemis, les forcèrent d'abandonner leur canon, et s'en emparèrent au nombre de quarante pièces toutes en batterie.

Cette entreprise, qui aurait demandé un siège dans les formes, et occupé plusieurs jours d'autres gens qui prennent plus de précaution, et qui gardent plus de mesure que les aventuriers, fut exécutée

par eux en une demi-journée, sans avoir perdu plus de quatre hommes.

Après la prise de cette ville, il ne restait plus qu'à se rendre maître de la forteresse. Elle était défendue de dix-huit pièces de canon de 24 livres de balle et de six pièces plus petites, avec quatre cents hommes de garnison. On se reposa durant trois jours, si c'est se reposer que d'être jour et nuit sur ses gardes et sous les armes. On ne laissa pas de prendre quelques rafraîchissements.

### Après la ville, la forteresse

Cependant le capitaine Grammont, qui ne voulait pas en demeurer là, donna ordre de faire venir de son bord cent boulets de canon, cent gargousses pleines de poudre, et dix affûts, sur lesquels il fit aussitôt monter dix pièces de canon de celles que l'on avait prises dans la ville. Il commanda de faire une embrasure dans une maison voisine de la forteresse, qui servait de prison, et d'y placer les pièces de canon. On commença dès lors à canonner la forteresse, sans discontinuer pendant huit heures, à dessein d'y faire brèche, d'y monter et de donner un assaut général.

Pendant que l'on canonait ainsi, les flibustiers, au nombre de six cents hommes avec leurs armes, étaient postés dans des maisons voisines, et faisaient un feu continu sur le fort, tirant néanmoins à coup perdu, parce qu'ils ne voyaient personne. Ils eurent seulement le plaisir de hacher en pièces trois drapeaux plantés sur la forteresse, sans que l'on osât en arborer de nouveaux; les balles, qui tombaient alors comme la grêle, en ôtaient l'envie et le moyen.

On tira sur la forteresse plus de quatre-vingts coups de canon sans

aucun effet; ce qui en fit différer la prise jusqu'au lendemain, que l'on espérait trouver quelque stratagème pour s'en rendre maître. Mais les Espagnols tirèrent les flibustiers de peine en l'abandonnant la même nuit, n'y laissant que le canonier, un Anglais et l'enseigne de la forteresse, homme de cœur et de naissance, puisqu'il aima mieux se défendre jusqu'à l'extrémité, et être fait prisonnier de guerre, que de se sauver lâchement comme les autres. Aussi fut-il traité du capitaine Grammont selon le mérite de sa personne et sa fidélité envers son prince: il le renvoya généreusement, après lui avoir fait rendre toute sorte d'honneurs, avec les biens qu'il possédait dans le pays. Il y joignit même beaucoup de présents de sa part.

On apprit l'évacuation de la forteresse par l'Anglais dont je viens de parler, qui cria au corps de garde avancé des enfants perdus que les flibustiers pouvaient entrer. On le fit savoir au général, qui ne se fia à cet avis que de bonne sorte: car pour en avoir une entière assurance, il fit dire à cet Anglais de tirer tous les canons à la volée; il obéit, et l'on connut qu'ils étaient chargés de mitraille. Le général jugea à propos de remettre au lendemain à en prendre possession, parce qu'il était nuit, et qu'il se méfiait des Espagnols, dont il est plus difficile de prévenir la trahison que d'arrêter la bravoure.

Le capitaine Laurent, qui fut choisi pour en être le gouverneur, prit avec lui quatre-vingts hommes, dont on composa la garnison. On songea ensuite à loger les flibustiers dans les maisons qui étaient autour de la place d'armes, et à s'y fortifier; parce que tous les jours on pouvait y être attaqué par plus de quinze cents hommes, que les Espagnols auraient assemblés faci-

lement s'ils l'eussent voulu; mais ils n'en firent rien.

On demeura plus de deux mois dans la ville, allant tous les jours en excursion à dix ou douze lieues à la ronde; sans rencontrer d'autres gens que quelques sauvages, ou quelque butin qui consistait en peu de chose.

## Les Espagnols ripostent

Un jour les flibustiers partirent au nombre de treize cents cavaliers montés sur des chevaux et sur des mulets; ils tombèrent dans une embuscade d'Espagnols, qui firent si à propos une décharge sur eux qu'ils leur tuèrent plus de vingt hommes, et en blessèrent beaucoup davantage. Leur plus grande perte fut le capitaine Garderies, brave s'il en fut jamais. Cet échec leur apprit à ne plus aller à cheval, et en effet ce n'est pas là leur métier.

Il y avait dans cette embuscade plus de neuf cents hommes, et le gouverneur de Mérida y était en personne. Il est étonnant qu'il ne les ait pas tous taillés en pièces.

Pendant ces deux mois on prit plus de six cents prisonniers, la plupart sauvages. Le capitaine Grammont, qui aimait les siens autant qu'il en était aimé, envoya vers le gouverneur de Mérida demander deux flibustiers que ses gens avaient faits prisonniers; à condition de lui rendre tous les siens, sans en excepter le commandant, le major et le Castillan qu'il avait entre ses mains; sinon qu'il mettrait tout à feu et à sang dans la ville. Le gouverneur de Mérida lui fit réponse qu'il pouvait brûler et massacrer tout ce que bon lui semblerait, qu'il avait de l'argent pour rétablir la ville et des hommes pour le combattre; qu'il s'approchait à cette fin.

Le capitaine Grammont, outré de

cette rodomontade, prit l'envoyé par la main, et, le promenant par la ville, il y fit mettre le feu en sa présence et couper la tête à cinq Espagnols. Cela fait, il dit à cet envoyé: « Allez, et assurez votre maître de ma part que j'ai ponctuellement exécuté ses ordres. » Il le chargea en même temps de lui témoigner qu'il en ferait autant à ceux qui étaient encore entre ses mains; sur quoi peu de jours après il ne reçut pas d'autre réponse que la première.

Malgré tout cela, M. de Grammont fut aussi humain que le gouverneur espagnol était cruel: il donna la liberté à tout le monde; mais il fit sauter la forteresse, et brûla généralement toute la ville.

Ce furent les fruits de l'indiscrétion et de la rodomontade espagnoles; car si le gouverneur de Mérida avait écrit et fait parler plus honnêtement au capitaine Grammont, on ne se serait pas aperçu que les flibustiers eussent été à Campêche. Ils y arrivèrent le 7 juillet 1686, et n'en partirent que le 29 août au soir, qu'ils s'embarquèrent après y avoir célébré la fête du roi, qui est le jour de Saint-Louis, à grands coups de canon et de mousqueterie. On brûla dans le feu de joie pour plus de 200 000 écus de bois de campêche (2).

## L'argent introuvable

Cette expédition eut tout le succès que l'on pouvait en espérer, à l'argent près que les flibustiers cherchent toujours, et qu'ils ne trouvèrent pas. Le sieur de Grammont y fit voir toute la conduite,

(2) Bois qui sert à la teinture. — De pareils exploits expliquent que dans les conseils royaux quelques esprits sensés se soient enfin trouvés pour vouloir, en dépit de l'état d'hostilité internationale, mettre un terme à ces folies de destruction.

l'expérience et la valeur que l'on pouvait attendre d'un grand capitaine.

On dit qu'il est de Paris, et qu'il était fort jeune lorsque son père mourut. Le mari que la veuve épousa dans la suite, donna entrée dans sa maison à un officier de ses amis, qui s'éprit de la sœur de Grammont. Sa grande jeunesse semblait le mettre hors d'état de se mesurer avec un homme de valeur. Cependant un jour, son beau-père étant absent, il voulut écarter le prétendant et, l'ayant prié de cesser ses visites, il lui refusa sa porte. Mais la mère étant survenue avec sa fille, l'une et l'autre le traitèrent d'enfant, et firent entrer le cavalier.

## La carrière brillante de Grammont

Grammont, indigné de ce procédé, fit quelques menaces dont l'officier se sentit piqué: le lendemain il rencontra Grammont, il le traita de petit mutin qui faisait le brave. Grammont répliqua que s'il était dans un âge plus avancé, il lui ferait l'honneur de tirer l'épée contre lui. La fierté du jeune homme irrita l'officier, qui mit aussitôt l'épée à la main; Grammont en fit autant, et blessa son ennemi de trois coups dont il mourut, laissant 10 000 livres à la sœur de Grammont, et à lui-même de quoi se sauver.

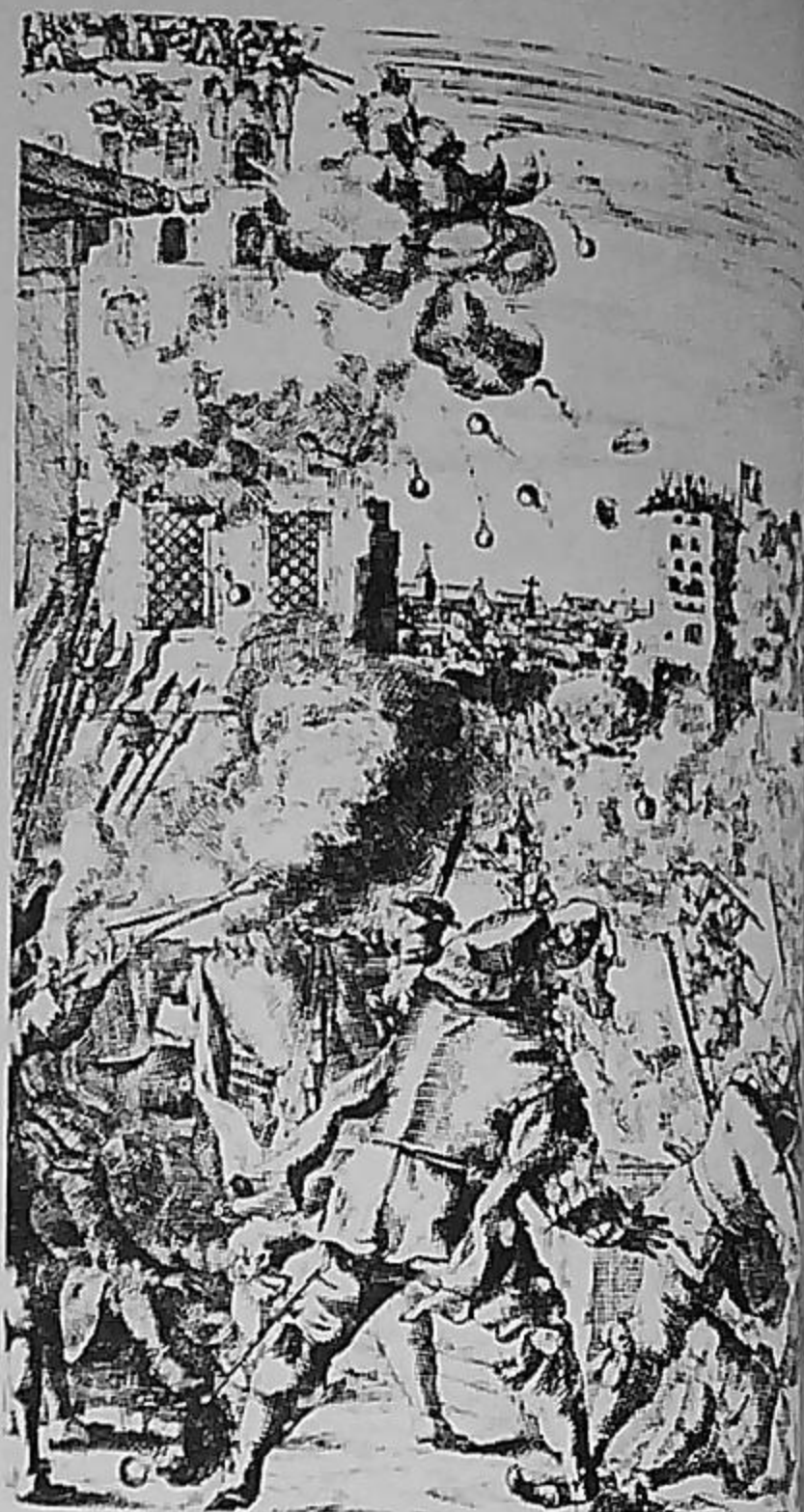
Il lui procura encore sa grâce par le moyen de M. de Castellan, major des gardes, que le roi avait envoyé pour s'informer du fait. Il lui fit entendre que c'était lui-même qui s'était attiré ce malheur, et que bien loin que l'on eût commis un assassinat en sa personne, les choses s'étaient passées avec honneur.

Peu de temps après Grammont fit

quelques campagnes en qualité de cadet, au régiment royal des vaisseaux, dans la compagnie de la Leu-  
retière. Il y acquit de la réputation  
et fit très bien son devoir quelques  
années sur mer : en sorte qu'ayant  
eu le commandement d'une frégate  
armée en course, avec un cinquième  
du profit qu'il ferait, il passa à la  
Martinique, et prit une flotte hol-  
landaise appelée *les Bourses d'Am-  
sterdam*, de la valeur de plus de  
400 000 livres.

Grammont amena cette prise à  
Saint-Domingue, sans se mettre en  
peine s'il ne lui en appartenait qu'un  
cinquième, parce que les intéressés  
étaient bien éloignés de là; et ayant  
presque tout consommé au jeu et  
à la débauche, il fallut retourner en  
course. Le malheur voulut qu'il per-  
dit la frégate dont il sauva néan-  
moins le canon, les armes et tous  
les agrès; il se trouva encore assez  
à son aise pour acheter un autre  
bâtiment de cinquante pièces, et il  
s'acquit une grande réputation à  
Saint-Domingue; les flibustiers l'ai-  
maient et l'estimaient, d'autant plus  
qu'il était libéral et bienfaisant. Il  
fut très longtemps leur comman-  
dant, et se signala en plusieurs ren-  
contres. C'était un des plus braves  
capitaines qui se fussent encore  
trouvés parmi les aventuriers, qui le  
suivaient volontiers et s'attachaient  
à lui. Il avait un secret tout parti-  
culier pour gagner leurs cœurs et  
s'insinuer dans leurs esprits. Il était  
bien fait dans sa taille, quoiqu'elle  
fût médiocre. Il avait le teint brun,  
les cheveux noirs, la mine agréable  
quoique fort grossière; mais il était  
impie, sans religion et exécration  
dans ses juréments. En un mot il  
était fort attaché aux choses de la  
terre et ne se souciait guère de  
celles du ciel. C'était son grand  
défaut.

A. O. OEXMELIN ■



*La prise de Campêche. La résistance  
des habitants de cette ville  
ne tarda pas à être vaincue par  
les pirates. La forteresse tint  
bon quelques jours de plus mais fut  
enlevée assez facilement.  
(Doc. Bibl. Nat., Paris - Ph. Historama)*

*Le Cap et le môle Saint-Nicolas  
dans l'île de Saint-Domingue.  
Les Français installèrent progressivement  
une véritable colonie sur la partie occidentale  
de cette île que les Espagnols  
n'avaient pas su exploiter.  
(Ph. Bibl. Nat., Paris)*



*Un vaisseau hollandais  
du XVII<sup>e</sup> siècle. Le chevalier  
de Grammont se rendit  
en Martinique et s'empara  
d'une flotte hollandaise  
appelée « Les Bourses  
d'Amsterdam » qui valait  
plus de 400 000 livres.  
(Roger-Viollet)*

